

L'ALASKA

En 1867, lorsque la Russie céda aux Etats-Unis, pour la minime somme de vingt-sept millions de dollars et une fraction, les territoires possédés par elle au delà du détroit de Behring, les possibilités de développement de ces pays au climat rude, presque polaire, semblaient restreintes. Et cependant sur cette étendue de 580,884 milles carrés, trois fois la France, les ressources sont des plus variées, et la richesse du sous-sol paraît grande. La population, composée surtout de pêcheurs, de trappeurs et de gens employés aux mines, a doublé de 1890 à 1910; à cette dernière date, elle n'était toutefois que de 64,356 habitants, soit un dixième d'habitant par mille carré. Elle a diminué depuis, et on ne recensait que 54,833 habitants permanents en 1920. Chacun d'eux peut ainsi se considérer comme propriétaire, ou du moins usufructier de quarante kilomètres carrés. Le mouvement de cette population est excessivement capricieux. Entre 1880 et 1890, elle passe de 33,428 unités à 32,052, par suite de la diminution brusque de l'or dans les riches placers dans les dernières années de la décennie envisagée. De 1890 à 1900, au contraire, la population double, et atteint 63,592. L'or, et jusqu'à un certain point le cuivre, furent responsables de cet afflux. Aux placers, qui d'ailleurs n'ont jamais cessé d'être exploités, s'ajoutèrent des mines filonniennes, particulièrement celles dites Alaska-Juneau et Alaska-Treadwell, situées non loin de la mer. Vers 1912, des exploitations nouvelles de quartz aurifères se fusionnèrent sous le nom d'Alaska Gold Mines. Le gisement du minerai avait paru suffisant à cette époque pour un profit raisonnable.

En 1910, la population blanche n'était que de 36,347 âmes, le reste étant composé d'indiens et de gens de couleur. Environ 7,000 personnes employées aux mines, aux fabriques de conserves de poisson et aux constructions de chemins de fer ne passent en Alaska que quelques mois d'été et ne sont pas comprises dans le dénombrement.

De 1900 à 1910, les placers s'épuisent de plus en plus, et les autres ressources ne parviennent pas à attirer les immigrants; le gain de la décennie n'est que de 764 unités, et la population ne ressort qu'à 64,356 habitants, comme il a été dit ci-dessus. De 1910 à 1914, le développement des mines de charbon et de cuivre, la fondation de nouvelles usines pour traiter l'or des quartz de la région de Juneau ont amené de nombreuses recrues nouvelles. Pendant la guerre, l'absence de communications régulières et la hausse des prix de toutes choses par rapport à l'or, qui retient invariable sa valeur conventionnelle, ont déterminé une crise intense et la fermeture de la plus grande des nouvelles mines d'or, dite Alaska Gold. Les autres mines d'or plus anciennes, Alaska-Juneau et Alaska-Treadwell, ont non seulement souffert des mêmes inconvénients, mais encore de venues d'eau de mer considérables dans leurs galeries, dont la plupart ont dû être abandonnées. De la sorte, pour l'instant, les placers exploités à la drague sont à peu près les seules entreprises aurifères qui continuent la-bas leur marche régulière, et cela sur une échelle réduite.

Les découvertes de cuivre ont conduit à la construction d'un chemin de fer allant aux mines de Kennecott et Mother Lode, possédées par l'importante société dite "Kennecott Copper" qui possède aussi les mines de Braden au Chili et d'importantes intérêts dans l'Utah Copper, à Bingham Canon, près du Grand Lac Sale. Le premier chemin de fer fut le difficile tronçon qui franchit la passe de Chilkoot et la White Pass; il réunit Skagway, dans l'Alaska, à Wigan et White Horse dans le territoire canadien du Klondyke, célèbre il y a trente ans par le rush que détermina chez les chercheurs d'or du monde entier les extraordinaires trouvailles de ses placers. Ce chemin de fer est situé exactement sous 60° de latitude Nord, et le port principal de l'Alaska, Sitka, se trouve dans l'île Baranoff, au débouché du Salisburys Sound, profondément lui-même du canal de Lynn, bras de mer menant à Skagway et à Juneau. Nome était il y a vingt ans de beaucoup la plus populeuse cité de l'Alaska, avec une population dépassant 12,000 habitants. Elle en a aujourd'hui 2,500 environ.

Les découvertes d'or natif sur la grève de Nome en 1899 l'avaient soudain fait surgir, et l'équipement de ses placers a déterminé sa décadence rapide. Juneau, avec ses 4,000 habitants est le siège du Gouvernement et la ville la plus peuplée, Fairbanks est la seconde avec 3,000 habitants. Skagway n'en a plus qu'un millier, et Sitka n'atteint pas 2,000. Durant le très bref été polaire, quelques cultures sont possibles. On donnait en 1910, comme valeur des fermes, un million et demi de dollars, et la superficie défrichée était estimée à un million d'hectares. Le renne a été importé de Sibirie et récemment, dans plusieurs îles de la côte, des centres d'élevage du renard bleu, à la riche fourrure, ont été créés. Les chasses aux phoques des îles Pribiloff sont sous la surveillance des autorités fédérales, qui veillent à ce que l'on n'extermine ni les jeunes ni les femelles. Les autres industries, outre celles de l'or et du

cuivre, comprennent la pêche et la préparation du saumon. Il y a des stations de pisciculture spécialement aménagées en vue de favoriser la remontée et le frai de ce poisson, dont on évalue la pêche annuelle à 14 millions de dollars. En 1914, la valeur de l'or produit était légèrement supérieure, soit 15,900,000 dollars. Celle du cuivre était de près de 3 millions de dollars. Elle a beaucoup augmenté depuis, alors que l'extraction de l'or a fort diminué.

La ville de Fairbanks et le chemin de fer de cinquante milles qui mène au centre minier de Tanana doivent leur existence aux mines du même nom. Le cours d'eau le long duquel s'échelonnent les exploitations de cuivre a été appelé Copper River. Les minerais sont de haute teneur. La compagnie de chemins de fer dite Copper River and Northwestern appartient à la société minière Kennecott; elle a complété en 1911 sa ligne de 197 milles de long entre Cordova et Kennecott. Ce district est aujourd'hui, de beaucoup, le plus actif des centres miniers de l'Alaska.

M. T. A. Rickard, dans l'"Engineering and Mining Journal-Press", du 27 mai 1922, consacre un intéressant article aux affaires de l'Alaska. Selon lui, l'administration de ces terres lointaines est trop compliquée, trop bureaucratique; elle est trop éparpillée aussi, et partagée entre plusieurs départements ministériels de Washington, situés à plus de 4,000 milles du territoire. Le résultat n'est pas brillant. On a vu que la population avait diminué de près de 4,000 âmes entre 1910 et 1920. Les 30,000 mines qu'on y comptait encore il y a deux ans ont disparu, dans l'avant-dernier exercice, pour 69 millions de dollars de métaux, de positions et de fourrures. Depuis, l'exode des blancs s'est accentué; il n'y en a pas aujourd'hui beaucoup plus de 20,000. Jadis les pêcheries seules ont produit à certain moment, selon notre auteur, plus de \$50 millions en une seule année, et les mines d'or, au moment de leur plus grande prospérité, ont donné en un seul exercice, en métal, trois fois le prix d'achat du territoire.

Aujourd'hui, la moitié de la population, blanche et de couleur, est employée aux pêcheries. Celles-ci sont moins profitables qu'autrefois; le poisson y a été exterminé avec une inconscience si complète qu'il a fallu édicter des restrictions. Les mines de charbon sont exploitées à Motanaska par la marine de guerre, qui y a dépensé déjà un million de dollars. Sous prétexte d'empêcher le gaspillage des ressources de l'Alaska, on a réglementé les choses de façon telle que toute initiative privée semble morte. Selon Maurice D. Leehey, in the "Northwest Mining Truth", il faut à l'Alaska "un retour à la simple liberté de recherche et d'entreprise qui a peuplé les Etats-Unis et créé leur prospérité."

Le retrait par le Gouvernement, en 1907, des permis de recherche sur les terrains houillers, les poursuites injustifiées contre d'honnêtes prospecteurs, la rigide application de la loi sur les baux des terres domaniales ont empêché tout développement. Les gens d'Alaska, toujours d'après M. Leehey, n'ont aucune influence sur l'administration de leurs propres affaires et sont harassés par des nuées d'employés subalternes, ignorants de leurs besoins. Le résultat, c'est le découragement des pionniers et prospecteurs, dont le travail de recherche, si dur, est indispensable au développement du Nord. Un cinquième du produit du pays en 1920 a été représenté par le cuivre, presque exclusivement extrait par la Kennecott Copper. Plus de la moitié des exportations a consisté en saumon, dont la grosse part revient à une demi-douzaine d'entreprises. Des 8 millions de dollars d'or, plus de la moitié venait des mines filonniennes, malgré leur déclin, et surtout de deux compagnies. Les sables d'alluvions n'ont donné que \$3,530,000; l'exploitation en est moins centralisée que celle des filons, par la nature même des choses. Le nombre des mineurs exploitant des placers, qui sont les pionniers véritables de toute cette industrie de l'or, a bien diminué dans les dernières années.

Le Gouvernement fédéral a beaucoup fait pour l'Alaska: le chemin de fer de Fairbanks, les stations agricoles et horticoles, les levés topographiques, les études géologiques, surtout celles qu'a dirigées M. A. Brooks. Ces faveurs ont été rendues vaines par la politique de restrictions de la part du service des mines et de celui des forêts. Les gens de Washington voient le salut de l'Alaska dans les grandes compagnies, pourvues d'amples ressources; les habitants ont plus de foi dans le prospecteur isolé, qui vaut par le nombre et l'initiative individuelle. Un projet de loi dans le sens de la liberté a été présenté au Congrès récemment, et approuvé par la convention des mineurs du Nord-Ouest, réunie à Spokane. Cette assemblée réclame pour l'Alaska, "le retour aussi prochain que possible à cette attribution libérale des terrains domaniaux qui a si bien réussi dans le Far-West, à la fois aux Etats-Unis et au Canada, par l'impulsion qu'elle a donnée à l'initiative individuelle et à l'effort tenace des pionniers."

Malheureusement pour ces aspirations, les affaires de l'Alaska sont surtout aux mains de gens représentant les sections populées des Etats-

Il Vient de Mourir



M. ALEXANDER GRAHAM BELL, inventeur du téléphone qui vient de succomber à l'âge de 70 ans en son domicile, situé près de Badeck, Caroline du Nord.

LA FRANCE "IMPERIALISTE" ET "MILITARISTE"

Il est entendu que la France est "imperialiste." Les Allemands le proclament et leur service de propagande est parvenu à en convaincre la plupart des nations—qui ne demandent qu'à les croire—et ils ont été soutenus dans cette campagne par les Anglais germanophiles. Nos protestations, si éloquentes soient-elles, ne suffiront pas à dissuader des gens qui sont résolus à ne pas nous croire et à s'en rapporter en toutes choses à nos ennemis. Les mots sont impuissants sur des cerveaux prévenus, suggestionnés.

Mais si le verbe ne peut rien, les faits sont plus concluants. C'est pourquoi on devrait consulter souvent l'histoire, trop oubliée, quoiqu'elle soit pourtant d'hier.

Rappelons donc la célèbre Conférence de la Paix qui se tint à La Haye du 18 mai au 29 juillet 1899. L'empereur de Russie, Nicolas II, qui rêvait d'assurer la paix universelle comme Napoléon III, son précurseur, lequel avait présenté deux fois un projet de désarmement, en 1863 et en 1870, très mal accueilli à l'étranger et repoussé par la Prusse.

Les mêmes résistances s'opposèrent à la proposition de Nicolas II, qui ne fut agréée et soutenue que par la France. Le comte Mouraviev fit connaître "les vues humanitaires" de la Russie le 12-24 août 1898, mais son appel resta sans écho dans la plupart des chancelleries. Avec son doux entêtement de rêveur pacifiste, Nicolas II revint à la charge et fit lancer une nouvelle note par Mouraviev le 30 décembre 1898—13 janvier 1899, réglant les détails de la conférence projetée et précisant les décisions qui devaient être imposées: augmentation interdite des effectifs et des budgets de la guerre, interdiction de nouvelles armes à feu et de nouveaux explosifs, limitation des explosifs existants, prohibition du lancement de projectiles ou d'explosifs du haut des ballons ou par des moyens analogues, défense d'employer des bateaux torpilleurs sous-marins ou plongeurs, de construire des navires à vapeur, révision de la

loi; le Territoire est administré par des personnes ignorant les conditions du Nord; les ressources quelque peu développées y sont contrôlées par de grandes sociétés ayant leur siège à des milliers de kilomètres des lieux de production. Donc, les Alaskans demandent une sorte d'autonomie, de home rule mitigé. M. Falcon Joslin, leur porte-parole, voudrait quelque chose comme l'administration des Philippines, avec des Commissaires aux terres domaniales, aux travaux publics, aux pêcheries, aux mines, à l'instruction publique et à l'hygiène, avec un secrétaire-trésorier, nommé par le Gouverneur et confirmé dans sa charge par le Sénat du territoire. Ces desiderata ne paraissent pas exorbitants. Les distances énormes qui séparent les districts à administrer du territoire même des Etats-Unis expliquent à elles seules les fautes commises et justifient les demandes des habitants.

Il serait quelque peu superflu de s'étendre sur un tel sujet, d'intérêt plutôt spécial, si les meilleurs esprits en Amérique n'étaient d'accord pour affirmer que les possibilités de développement de ces vastes étendues sont infiniment plus grandes que ne le laisserait supposer leur histoire récente. Ce n'est pas le seul lieu du monde où, sous couleur de ménager les ressources de la collectivité et dans les meilleures intentions, on a retardé l'essor de l'industrie, l'extraction des minéraux utiles et en somme empêché le bien-être du plus grand nombre. Il y a un juste milieu entre la répression du gaspillage, des abus et la mise sous séquestre des richesses naturelles de toute une région.

F. GUILLOTET, Agrégé de l'Université, Revue "France-Etats-Unis"

LA VICTOIRE DE SATURRAN

Il y avait déjà trois semaines que Raymonde de Sauve était à Saturran, quand la guerre éclata. Elle y était venue une peu pour peindre (elle avait eu une mention du Salon), mais surtout pour se reposer. Un an de travail constant entre les quatre murs de son atelier l'avait profondément anémiée et les médecins l'avaient condamnée à passer quatre mois au bord de la mer dans l'isolement le plus complet.

Elevée à l'anglais et habituée aux voyages lointains, Raymonde n'était point femme à s'effrayer d'un long séjour à l'étranger. Elle n'avait cependant pour se défendre que son sourire, un sourire mi-narquois, mi-bienveillant, sous lequel se cachaient une finesse d'observation et une force d'âme rares. C'était par ce sourire-là qu'elle charmait les uns et menaçait les autres; c'était par ce sourire qu'elle était bien française, courtoise sans ostentation, héroïque sous des dehors élégants. Car Raymonde, en dépit de ses habitudes d'indépendance, n'avait nullement l'allure masculine. Grande, fine, avec de longs yeux de saphir qui éclairaient son blanc visage auréolé de cheveux d'or, elle avait, à vingt-cinq ans sonnés, l'air d'une vraie gamine.

Quand elle était arrivée dans ce hameau perdu d'Espagne, elle avait tout de suite provoqué la curiosité des baigneurs qui s'y trouvaient. Cette curiosité s'était bientôt changée en stupéfaction, quand on avait su qu'elle allait habiter—toute seule—une immense maison adossée à la falaise, maison où personne n'osait demeurer depuis des années, sous prétexte qu'elle était hantée. A vrai dire, Raymonde l'ayant louée par correspondance, n'en avait point été enthousiasmée à première vue.

C'était une vaste bâtisse lépreuse à trois étages, très longue et peu profonde, percée de nombreuses fenêtres ouvrant sur la mer. Les lits—de fer—étaient peints en noir, les rares chaises étaient boiteuses et les chambres, blanches—jadis—à la chaux, avaient un aspect monacal. Le paysan chargé de la lui faire visiter, José-Mari, un beau gars, au visage couleur d'orange, intimidé par la beauté et l'élégance de Raymonde, la suivait partout en murmurant: —Que la senorita me pardonne! Ce n'est pas ma faute, si la maison n'est pas en état! Madame n'aurait pas dû louer à la senorita! Ce n'est pas une maison pour une personne comme la senorita!

Raymonde ne l'avait même pas entendu, elle s'était accoudée au balcon, et, après avoir regardé la mer se briser avec fracas contre le grand quartier de schiste noir qui se dressait au milieu de la plage, après avoir contempné la colline verdoyante qui déroulait en face d'elle le velours de son gazon, elle avait déclaré: —C'est parfait, j'habiterai au premier.

Pendant les trois premières semaines, la vie de Raymonde avait été assez calme. Sans doute, quand elle traversait les ruelles étroites et escarpées d'Ondarroa à bicyclette, les enfants la suivaient en hurlant et en lui lançant des pierres; sans doute des mains invisibles, cachées entre les linges qui pendaient aux fenêtres, tâchaient d'arroser d'eau plus ou moins propre. Mais peu lui importait. Elle était habituée aux mœurs sauvages des Basques; elle se contentait de bourrer ses poches de pierres, afin de pouvoir répondre à ses agresseurs. José-Mari, lorsqu'il la rencontrait, le visage foudroyé par le vent, descendant à fond de train la côte d'Ondarroa, ne pouvait s'empêcher de s'écrier: —Comme la senorita est courageuse!

Ces mots, elle les entendait chaque jour au sortir de son bain: José-Mari, qui en qualité de baigneur connaissait les courants dangereux si fréquents dans cette crique, avait coutume de les prononcer, en lui tendant son long peignoir de molleton blanc. Elle nageait si bien et elle allait si loin!

Dès que la guerre fut déclarée, l'hostilité banale dont Raymonde était l'objet comme d'ailleurs tout étranger, fit place à une hostilité personnelle contre la "Française". La clientèle de commerçants et de petits bourgeois qui fréquente les divers hôtels de cette plage, s'écarta d'elle comme d'une peste. Le soir, des conciliabules avaient lieu devant le Grand Hôtel; un homme, aux cheveux roux et au visage carré traversé de lunettes d'or, parlait à mi-voix de sa guerre et de sa kolossale patrie!

Raymonde écoutait, et, chaque matin, elle attendait avec impatience les journaux, afin de pouvoir remettre à sa place celui qu'elle avait baptisé "Tête-de-Boche". Maintenant, quand la jeune fille se promenait, ceux qui la rencontraient la regardaient avec un pitié narquoise. Un après-midi, l'Allemand dit à haute voix en passant devant elle: "Dans un mois nous serons à Paris!" Il n'était point de vexations qu'on lui épargnât; ses femmes de journée la laissaient en plan sans la prévenir, après s'être amusées à lui apporter chaque matin de fausses nouvelles. Le facteur interceptait ses journaux, et, comme elle avait été le réclamer au bureau de poste du village voisin, le directeur lui avait répondu qu'elle trouverait dans le "Publico Vasco" tout le détail des vic-

toires allemandes bien mieux que dans les journaux français. Raymonde avait eu envie de le souffleter, mais elle s'était contentée de pinceter le journal qu'il lui tendait. Lasse de cette persécution continuelle, la jeune Française avait été sur le point de partir pour la France, bien que les services réguliers fussent encore désorganisés par la mobilisation. Mais elle s'était remise bien vite.

Qu'importait que tout un hameau se fût ameuté contre elle, à l'instigation de "Tête-de-Boche"? Elle ne devait pas fuir; elle devait montrer qu'une Française ne cède jamais; elle devait attendre la victoire, tenir tête à l'orage afin de s'en aller ensuite triomphante et non vaincue! Les jours passèrent; on couvrit sa maison d'inscriptions insultantes, les marchandes tentèrent de la voler; l'une d'elles même essaya de lui passer un dourou faux, et comme elle le refusait, l'accusa de le lui avoir donné la veille. Tout fut vain. Rien n'altérait la sérénité de Raymonde. Elle continuait à se promener seule le long de la falaise ou par les bois et les monts tapissés de bruyères; José-Mari lui rapportait chaque jour la Correspondencia de Espana et les provisions qu'il achetait pour elle, car personne ne voulait plus la servir. Quelquefois il essayait timidement de la plaindre. Elle l'arrêtait aussitôt du geste: —Je ne suis pas inquiète, José-Mari. Sans doute l'ennemi marche sur Paris... Mais qu'est-ce que cela signifie? Il aura la peine de s'en retourner. Paris est imprenable, Paris est une ville sainte, une ville intangible. La capitale du monde civilisé ne peut être anéantie... Et il y avait dans ses yeux une telle force de persuasion que José-Mari s'en allait convaincu...

Le "Miracle de la Merne" se produisit! Raymonde reçut le journal qui lui apportait la nouvelle par un clair matin de septembre. L'air était transparent et froid. La mer rayonnait sous le soleil. La jeune fille descendit radieuse. A peine entrevit-elle les visages consternés des baigneurs qui lisaient les feuilles du matin. "Tête-de-Boche", qui était à sa fenêtre, rentra hâtivement dans sa chambre, dès qu'il l'aperçut. Elle monta le raidillon qui conduisait à la route d'Ondarroa, puis enfourcha sa bicyclette et descendit rapidement jusqu'au village. Sans s'attarder aux réflexions des habitants du pays, elle acheta chez trois marchands différents de la toile bleue, de la toile blanche, puis de la toile rouge.

Trois heures venaient de sonner, l'heure où tout le monde se rendait à la plage. Raymonde de sa chambre regardait ondoyer le drapeau aux trois couleurs qu'elle venait de fixer à son balcon. Il était si grand qu'il froissait la terrasse du rez-de-chaussée. Gonflé par le vent qui commençait à souffler, il flottait, menaçant, symbole de victoire, comme s'il allait emporter tout dans son vol. Les couleurs voyantes se détachaient sur le blanc gris du mur. On eût dit un défi lancé à la foule.

Les baigneurs n'en à s'approchèrent: "Tête-de-Boche" descendit jusque sur le perron du Grand Hôtel. Des bonnes accoururent traînant des enfants par la main, des gamins suivirent, puis pélo-mêle, des femmes et des hommes, douaniers, marins, pêcheurs, surgissant on ne savait d'où. Tout Saturran bientôt fut là, puis tout Ondarroa. Un grondement sourd se fit entendre. La foule grossissait, montait lentement vers la maison en houle formidable.

Pour la première fois de sa vie Raymonde eut un moment d'angoisse; elle ne craignait pas pour elle, mais pour son drapeau: n'était-elle pas seule à le défendre? Or elle ne devait point permettre que le moindre outrage l'atteignît!

Alors, comme la foule arrivait jusque à la terrasse, elle sauta son revolver et, s'asseyant sur son balcon, un livre à la main, elle se mit à lire d'un air indifférent. De temps à autre, tandis qu'elle coupait les pages—Dieu sait comment!—avec le canon de son arme, elle regardait la foule en souriant... en souriant avec ironie et courage tout ensemble... Puis elle se replongea dans sa lecture, comme indifférente à ce qui se passait...

Et, tour à tour baignée d'ombre ou de clarté selon les ondulations du drapeau, elle attendait la première insulte, la première poignée de boue... Mais la foule cessa soudain de gronder, brusquement désorientée, saisie d'un étonnement respectueux. Bientôt ce fut de l'admiration. Et Raymonde entendit quelqu'un qui disait d'une voix forte en la montrant: —Elle est follement crâne, la petite Française!

C'était José-Mari, le baigneur. Elle le vit avec ses cheveux noirs et son visage aux tons d'orange, et, devant cet hommage spontané, le sourire de la Française se fit moins narquoise et plus bienveillant. Alors José-Mari, agitant son bérêt dans les airs, cria de toutes ses forces: —Vive la senorita! Vive la brave Française!

Et d'autres voix répondirent comme poussées par une force invincible: —Où! Où! Vive la France! La foule était vaincue. Les bravos éclatèrent de plus en plus enthousiastes. Ils s'enlevèrent jusqu'à l'hôtel d'en face, où "Tête-de-Boche" était rentré précipitamment, puis multipliés par les échos de la plage, ils allèrent se perdre dans le bruit de la mer... Une fois de plus le sourire français avait dompté la force brutale. Peu après, Raymonde de Sauve, de retour à Paris, racontait à ses amis la "Victoire de Saturran." Alberto Ina...

Entre Nous, Madame

Puisque nous parlons de vos amies, madame, vous avouerez-je que je suis fort inquiet de Gabrielle, si charmante et si bonne? Il y a deux jours, au grand gouter des X... Je l'ai entendue traiter l'amour avec un candeur et une inconscience qui m'ont épouventé.

—Maintenant que me voied mariée, disait-elle en substance, il n'y a plus qu'à laisser aller ma vie, puisque mon mari m'aime et que je l'adore.

Formule simpliste, en vérité! Conserver chez soi un trésor et ne pas prendre garde aux voleurs! Puis s'apercevoir un jour que le secrétaire est pillé, que la fortune n'est plus dans le coffre, et rester pauvre, définitivement...

Vous êtes sa meilleure amie et vous pouvez lui faire comprendre que le bonheur est un bien qu'on obtient parfois sans le mériter, mais qu'on ne conserve jamais sans le défendre. Se faire aimer est toujours une victoire. Quelquefois, on ne sait pas de quelle façon elle est venue. N'at-on pas vu des généraux rester maîtres du champ de bataille et se demander eux-mêmes comment ils n'avaient pas été battus à plate couture? Ceci l'exemptait-il de fortifier leur position? La prise d'un cœur vaut la prise d'une ville! Sans songer un instant à passer le défenseur au fil de l'épée, qu'eussiez-vous dit des grands conquérants, Alexandre, Darius, Chosroès, si, après la chute d'une place forte, ils s'étaient contents d'une proclamation et n'avaient pas relevé les murs, établi des postes de garde, tout préparé comme si les ennemis devaient donner l'assaut le lendemain?

Gabrielle semble ignorer cet axiome: "Le cœur qu'on a capturé est un prisonnier plein d'énergie et de ruse, qui cherche toujours à limer ses barreaux." Il faut préposer à sa surveillance la garnison entière; du charme, de la tendresse, des attentions, de la douceur...

"L'amour, c'est la guerre," disait don Juan. Phrase impie, qui démontre combien cet homme mérite toute sa mauvaise réputation. Mais s'il n'est pas la guerre, l'amour est du moins la lutte constante: la défense active d'un pays de bonheur.

"Il n'y a qu'à laisser aller la vie!" Quelle témérité! Quelle course à la déception! Votre amie, qui mérite si parfaitement d'être heureuse, ne sait-elle donc pas qu'un capitaliste surveille son portefeuille, qu'un bon industriel soigne sa publicité? En amour, comme en politique extérieure, le statu quo n'est qu'un dangereux trompe-l'œil.

Dites-lui, madame, que la femme amoureuse doit combattre chez son mari les germes que tous les hommes portent plus ou moins dans le cœur depuis leur naissance: satiété par l'habitude, regret de la liberté, instinct de la conquête, certaine docilité à l'entraînement. Répétez-lui qu'on garde un amour en luttant pour lui, et celles qui pensent y trouver le repos, le droit à la paresse, feraient certes mieux de rester vieilles filles; elles s'éparpilleraient un gros lot de chagrins.

La tendresse est un havre. Mais si les navires, à l'abri des môles, ne sont plus exposés aux fureurs des lames, leurs équipages ne vérifient-ils pas les amarres, ne se gardent-ils pas contre les surprises?

Nous pourrions tous deux citer des femmes qui se font aimer chaque jour davantage et sur lesquelles le temps passe sans attendre leur cœur ni leur visage. Elles devraient servir d'exemple à toutes leurs sœurs qui aiment. Prenez l'une d'elles; dans ses yeux, avec le bonheur, se lit la honte; on croit, si elle abrite la paix de l'esprit, et pourtant sa vie a été celle d'un guerrier sur la brèche. Elle avait compris que la félicité est une bataille qu'on ne gagne pas sans peine. Chacune de ses joies, chaque heure de sécurité amoureuse—ce bien si rare et si précieux—fut le résultat d'un travail, d'une recherche, d'une divination.

Elle n'a pas essayé de briser les instincts de l'homme; elle les a plutôt détournés et elle a su en faire bénéficier son amour même. Sachant qu'un rien détruit la passion, mais aussi qu'un rien la renforce, elle a étudié la grâce de ses attitudes, de ses mouvements; elle a choisi ses paroles, elle a deviné les heures où convenait le rire et celles où plairait mieux un brin de mélancolie amoureuse. Par ses soins ouverts, son esprit, son aide morale, elle s'est rendue indispensable; par son souci d'être belle sans un jour de défaillance, elle a su achever l'œuvre qui lui gardait un cœur.

—Il faut donc tant de peine pour conserver un amour! diront certaines femmes. Quel travail! C'est à y perdre toute sa vie! Eh! l'amour ne vaut-il pas cela?—Edouard de Keyser.

Washington.—Le gouvernement des Etats-Unis recevra une mission spéciale d'experts financiers de France pour discuter la question de la dette de guerre.

multipliés par les échos de la plage, ils allèrent se perdre dans le bruit de la mer... Une fois de plus le sourire français avait dompté la force brutale. Peu après, Raymonde de Sauve, de retour à Paris, racontait à ses amis la "Victoire de Saturran." Alberto Ina...